

Les Plages d'Agnès
La mère du Nord
Les Plages d'Agnès, France 2008, 110 minutes

Olivier Bourque

Number 260, May–June 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58898ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourque, O. (2009). Review of [Les Plages d'Agnès : la mère du Nord / *Les Plages d'Agnès*, France 2008, 110 minutes]. *Séquences*, (260), 46–46.

Les Plages d'Agnès

La mère du Nord

La réalisatrice Agnès Varda revient sur sa vie pour notre plus grand bonheur. Tout est scruté avec détails et originalité : sa période française, américaine. Ses docs, ses coups de cœur. Son grand Demy et ses pertes. Varda n'épargne rien et surtout... ne se prend pas au sérieux. Pour ceux qui aiment le cinoche.

OLIVIER BOURQUE

Elle a filmé Jacques Demy qui attendait la mort. Elle a capté les hippies de Venice Beach. Elle a photographié la boulangère du coin, des voisins vieillards qu'elle aimait bien. Elle a posé sa caméra sur Depardieu dans toute son insolence, sur Philippe Noiret avant qu'il soit balaise; elle était pote avec Jim Morrison, faisait du casting dans la Factory de Warhol. Et pourtant cette douceur, ce petit visage de champignon... Mais quelle force elle avait, Agnès Varda.

Les Plages d'Agnès commence aux abords de la mer. Varda, 80 ans, y dépose des miroirs sur une plage déserte soufflée par les vents. Des miroirs comme des souvenirs... Si Agnès Varda devait se définir, elle serait une plage. Probablement une de celles qui bordent la mer du Nord en Belgique, à l'époque où elle les fréquentait toute gamine. Ces noms néerlandais de villes côtières comme Zeebrugge ou Ostende sonnent comme de la musique à ses oreilles. Varda se rappelle son passé, elle veut y retourner pour notre plus grand émerveillement.

Émerveillement certes devant ce parcours fantastique. Presque fantasmé. On peine parfois à croire ce cheminement touché par la grâce de la création. Une enfance à Bruxelles, puis quelques années passées à Sète dans le Languedoc-Roussillon à vivre avec sa mère sur un bateau. Une famille fuyant la guerre, puis l'arrivée à Paris. Une passion pour la photographie, puis pour le cinéma. Elle est copine avec Alain Resnais qu'elle pose dans son atelier. Sa petite moue, ses cheveux au carré font d'elle une nature accueillante pour les artistes. Amie de cœur de Jacques Demy, elle entre rapidement dans la Nouvelle Vague. **Cléo de 5 à 7** fait le tour du monde et la consacre.

Le film puise dans sa logique empruntant un parcours fracturé, mais jamais abrupt, comme un grand rêve dans le monde du cinéma. Dans le côté humble et artisanal du 7^e Art.

Après **Les Parapluies de Cherbourg** de Demy, le couple quitte pour les palmiers de Los Angeles. Elle tourne **Lions Love**. Elle tombe surtout en amour avec la Californie, filme l'émancipation des Black Panthers, l'ébullition des années 60. Elle amène Morrison en France où Demy tourne **Peau d'Âne** avec son égérie Catherine Deneuve. Une vie de fou adoucie grâce au charme enfantin et à la force tranquille qui émane de la réalisatrice.

Elle y raconte tout : Demy se mourant du sida, ses flops (**Les Cent et Une Nuits de Simon Cinéma**), ses bons coups (**Sans toit ni loi**), ses pensées de jeune fille, ses émotions face à sa famille, les routes qui émergent des vagues menant vers dans sa demeure de Noirmoutier. Le film puise dans sa logique



Certaines scènes semblent sorties d'un film de Fellini

empruntant un parcours fracturé, mais jamais abrupt, comme un grand rêve dans le monde du cinéma. Dans le côté humble et artisanal du 7^e Art.

Car même si Varda ne peut s'empêcher de s'adonner au « name dropping » (tout le bottin cinéma-cool français est dans son entourage), l'œuvre demeure toutefois foncièrement civique et pas prétentieuse, comme peuvent l'être parfois les autobiographies. Varda fait d'ailleurs une place énorme à tous ces gens qui l'ont aidée à travers les années, des techniciens, des gens de passage, des veuves de Noirmoutier, des voisins, des amis de jeunesse et même un collectionneur de wagons qui habitait son ancienne maison bruxelloise. Chez Varda, le cinoche est démocratique; c'est un art de vivre, une équipée bourrée d'anecdotes savoureuses, racontées avec un luxe de détails. Et surtout les images ne manquent pas : des clichés d'enfance prennent vie sur les plages de la mer du Nord (certaines scènes semblent sorties d'un film de Fellini), la réalisatrice se déguise, se réinvente, retourne dans son imaginaire de petite fille. La mise en scène, ample, fait la place à tous ses éléments, les intègre grâce à une structure fragmentée.

On ressort du film en se disant que Varda est possiblement plus jeune que nous tous. Pas tellement à cause de ses cheveux mauves, ni de ses tenues baba cool. Non plutôt par ses gestes, elle qui n'a pas peur de travailler avec de jeunes acteurs et techniciens, elle qui tourne en numérique, qui bricole des temples à la mémoire du cinéma. Décidément, il ne s'en fait plus, des mémés comme ça.

■ France 2008, 110 minutes — **Réal.** : Agnès Varda — **Scén.** : Agnès Varda — **Images** : Julia Fabry — **Mont.** : Baptiste Filloux — **Cost.** : Daniel Cerny — **Mus.** : Joanna Bruzdowicz — **Avec** : Agnès Varda, André Lubrano, Blaise Fournier, Vincent Fournier, Andrée Vilar, Stéphane Vilar, Christophe Vilar, Rosalie Varda — **Prod.** : Lisa Blok-Linson — **Dist.** : Séville.